



**HAL**  
open science

## Urraque, Elvire et Sancie. Le rôle et la place des infantes dans l'historiographie castillane (XIIIe-XIVe siècles)

Patricia Rochwert-Zuili

### ► To cite this version:

Patricia Rochwert-Zuili. Urraque, Elvire et Sancie. Le rôle et la place des infantes dans l'historiographie castillane (XIIIe-XIVe siècles). *e-Spania - Revue interdisciplinaire d'études hispaniques médiévales et modernes*, 2008, 5, pp.en ligne. 10.4000/e-spania.10363 . halshs-00692550

**HAL Id: halshs-00692550**

**<https://shs.hal.science/halshs-00692550>**

Submitted on 30 Apr 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Urraque, Elvire et Sancie**  
**Le rôle et la place des infantes dans l'historiographie castillane**  
**(XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles)**

Patricia ROCHWERT-ZUILI

Université Paris 13  
SEMH-Sorbonne (CLEA, EA 4083)  
SIREM (GDR 2378, CNRS)

Résumé :

Dans la « Quatrième partie » de l'*Histoire d'Espagne* (1270), on ne trouve nulle évocation du statut intermédiaire qu'avaient pu avoir, jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, ces seigneuses d'infantat, vouées à la chasteté et au célibat mais non recluses, ce qui leur permettait de participer pleinement à la vie politique du royaume. À travers l'image d'Urraque, d'Elvire et de Sancie, on perçoit surtout le rôle que jouèrent les femmes auprès d'Alphonse X et de ses successeurs. La *Chronique de vingt rois* (1282-1284) semble témoigner du soutien que le roi Sage avait pu trouver auprès de ses filles à la fin de son règne. Profondément influencées par la reine et régente Marie de Molina, la *Version sancienne* (1289) et la *Chronique de Castille* (1295-1312) laissent entrevoir les orientations du programme politique « molinien ». Ainsi, dans l'historiographie castillane du tournant des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, l'infante Urraque prend les traits d'une parfaite femme régnante façonnée à l'image de Marie de Molina.

Mots clés : infante, *Histoire d'Espagne*, *Chronique de vingt rois*, *Version sancienne*, *Chronique de Castille*, Sancie (sœur d'Alphonse VII), Elvire (sœur d'Alphonse VI), Urraque (sœur d'Alphonse VI), Zamora, Marie de Molina.

Resumen :

La « Cuarta parte » de la *Estoria de España* (1270) no guarda testimonio del estatuto intermediario que tuvieron, hasta el siglo XII, esas infantas castas y solteras pero no reclusas, lo que les permitía dedicarse plenamente a la vida política del reino. A través de Urraca, Elvira y Sancha se percibe más bien el papel que tuvieron las mujeres al lado de Alfonso X y sus sucesores. La *Crónica de veinte reyes* (1282-1284) parece rendir homenaje a las hijas del rey Sabio que lo acompañaron hasta el final de su reinado. En la *Versión sanciana* (1289) y la *Crónica de Castilla* (1295-1312), en las que influye el modelo de la reina y regente María de Molina, se destacan las orientaciones políticas del « molinismo ». De hecho, en la historiografía castellana de finales del XIII principios del XIV, la infanta Urraca tiene las características de una mujer reinante modélica inspirada en María de Molina.

Palabras clave : infanta, *Estoria de España*, *Crónica de veinte reyes*, *Versión sanciana*, *Crónica de Castilla*, Sancha (hermana de Alfonso VII), Elvira (hermana de Alfonso VI), Urraca (hermana de Alfonso VI), Zamora, María de Molina.

Pour les auteurs de l'*Histoire d'Espagne*, composée dans le dernier tiers du XIII<sup>e</sup> siècle, l'*infantazgo*, attesté en Castille et en León entre les X<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles<sup>1</sup>, n'est plus qu'un lointain souvenir. En effet, si dans l'historiographie castillane de cette période, la présence des femmes est considérable, la place accordée aux infantes semble relativement limitée<sup>2</sup>. Dans la « Quatrième partie » de l'*Histoire d'Espagne*, qui couvre les règnes de Ferdinand I<sup>er</sup> (1035-1065) à Ferdinand III (1217-1252), seules trois infantes sont représentées : les sœurs Elvire et Urraque, filles de Ferdinand I<sup>er</sup>, et Sancie, petite-fille d'Alphonse VI et sœur d'Alphonse VII. Pour cette section, il n'existe aucun témoignage manuscrit de la *Version alphonsine primordiale* de 1270<sup>3</sup>. Trois textes, reposant tous sur cette *Version primordiale*, permettent de la reconstituer : la *Chronique de vingt rois*<sup>4</sup>, qui témoigne de l'état de la *Version critique* de l'*Histoire d'Espagne* élaborée à la fin du règne d'Alphonse X, dans les années 1282-1284, la *Version sancienne*<sup>5</sup>, composée en 1289, sous le règne de Sanche IV, fils d'Alphonse X, et la *Chronique de Castille*<sup>6</sup>, écrite dans les années 1295-1312, pendant la minorité de Ferdinand IV, fils de Sanche IV et de Marie de Molina. À travers la confrontation de ces différentes versions, je me propose donc de définir l'image de ces femmes dans l'historiographie alphonsine et d'analyser les modifications auxquelles elle est soumise dans l'historiographie néo-alphonsine. Que nous disent les chroniqueurs du rôle politique des infantes ? Quelles sont celles qui sont vouées à l'oubli ? Et enfin,

---

<sup>1</sup> L'*infantazgo* désigne « une seigneurie constituée en dot pour une infante déterminée, qui désirait ou s'engageait à rester célibataire ». Je reprends ici la définition proposée par Patrick Henriët dans son article consacré à l'infantat : P. HENRIËT, « *Deo votas. L'Infantado* et la fonction des infantes dans la Castille et le León des X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles », in : Patrick HENRIËT et Anne-Marie LEGRAS (éd.), *Au cloître et dans le monde. Femmes, hommes et sociétés (IX<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Paris : Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2000, p. 189-201, p. 189.

<sup>2</sup> J'ai également abordé la question des femmes et du pouvoir en m'intéressant en particulier à l'image de la reine dans : Patricia ROCHWERT-ZUILI, « De Sancie à Bérengère : les femmes et le pouvoir dans l'historiographie alphonsine et néo-alphonsine (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles) », communication au colloque « Gouverner en Castille au Moyen Âge : la part des femmes I », coorganisé par la Casa de Velázquez, l'Instituto de Historia du CSIC-Madrid et le SIREM (GDR 2378, CNRS), Casa de Velázquez, (janvier 2005), *e-Spania*, 1, juin 2006, 25 p.

<sup>3</sup> Diego CATALÁN MENÉNDEZ PIDAL, *De Alfonso X al conde de Barcelos. Cuatro estudios sobre el nacimiento de la historiografía romance en Castilla y Portugal*, Madrid : Gredos, 1962, p. 174-175.

<sup>4</sup> *Crónica de veinte reyes*, Burgos : Excelentísimo Ayuntamiento de Burgos, 1991, dorénavant notée *CVR*.

<sup>5</sup> Ramón MENÉNDEZ PIDAL, *Primera crónica general*, 2 t., Madrid : Gredos, 2, 1977, dorénavant notée *PCG*.

<sup>6</sup> J'utilise le manuscrit Esp. 12 de la Bibliothèque Nationale de France dont j'ai réalisé une transcription (dorénavant notée *CC*).

quelle image exemplaire nous livrent-ils de l'unique infante dont ils tracent l'empreinte dans l'histoire ?

### **L'éducation des filles de Ferdinand I<sup>er</sup>**

La description de l'éducation des enfants de Ferdinand I<sup>er</sup> nous livre un premier indice du sort réservé aux infantes dans cette section de l'*Histoire d'Espagne*. Revenons d'abord aux principales sources latines du récit historiographique alphonsin : le *Chronicon mundi*, composé par Luc de Tuy en 1236, et le *De rebus Hispaniae*, composé dans les années 1243-1246 par Rodrigue Jiménez de Rada<sup>7</sup>. Selon les propos de Luc de Tuy, tous les enfants de Ferdinand I<sup>er</sup> avaient suivi dans leur jeune âge le même enseignement littéraire, mais ils avaient ensuite reçu une formation distincte : les garçons avaient appris à monter à cheval, à manier les armes et à chasser, quant aux filles, qui ne devaient en aucun cas rester oisives, on leur avait enseigné les vertus féminines<sup>8</sup>. Rodrigue Jiménez de Rada mentionne aussi cette formation littéraire commune, puis distingue l'enseignement de l'art du combat destiné aux garçons, de l'éducation des filles, essentiellement vouée à la dévotion et à l'apprentissage des tâches féminines<sup>9</sup>.

Dans la *Version alphonsine primordiale* de l'*Histoire d'Espagne*, la mention d'un enseignement littéraire commun est supprimée. Seuls sont évoqués deux types d'éducation bien distincts :

---

<sup>7</sup> Seul Jean d'Osma, auteur de la *Chronica regum Castellae* (1236) ne dit rien à ce sujet. Il présente, pour ce passage, une version très abrégée des faits. Cf. Jean D'OSMA, *Chronica regum Castellae*, Luis CHARLO BREA (éd et trad.), *Crónica latina de los reyes de Castilla*, Cádiz : Servicio de publicaciones de la Universidad de Cádiz, 1984.

<sup>8</sup> LUCAS DE TUY, *Chronicon mundi*, Emma FALQUE (éd.), in : *Corpus Christianorum Continuatio Mediaevalis*, LXXIV, Turnhout : Brepols, 2003, IV, 49, p. 282, l. 22-27 : « Rex uero Frenandus filios suos et filias ita censuit instruere, ut primo litteralibus disciplinis, quibus et ipse studium dederat, erudirentur. Deinde ubi etas paciebatur, masculos more Yspanorum equos cursare et armis et uenationibus fecit filios exercere. Filias autem, ne per ocium torperent, ad omnem muliebrem honestatem erudiri fecit ».

<sup>9</sup> RODRIGO JIMÉNEZ DE RADA, *De rebus Hispaniae*, Juan FERNÁNDEZ VALVERDE (éd.), in : *Corpus Christianorum Continuatio Mediaevalis*, LXXII, Turnhout : Brepols, 1987, VI, VIII, p. 187, l. 19-21 : « hos filios fecit instrui litteralibus disciplinis, adultos uero militaribus studiis assuetos incursiones et prelia indidit frequentare, filias autem in deuotione erudiri precepit et studiis feminarum ».

*Estos sus hijos metiólos él a leer porque fuesen más entendidos, e fízoles vsar en armas e mostróles a lidiar e a combatirse e a ser caçadores. A las fijas mandó estar en los estudios de las dueñas e aprender buenas costumbres*<sup>10</sup>.

D'ailleurs, le chroniqueur de la *Version sancienne* accentue cette distinction en ajoutant que les filles de Ferdinand I<sup>er</sup> avaient également appris à prier :

*A las fijas mando estar en estudios de duennas et aprender orationes et aorar, et aprender buenas costumbres*<sup>11</sup>.

Pour comprendre le sens de la variation, il convient de revenir sur ce que préconisait le code alphonsin. En effet, si l'on en croit les *Sept parties*, composées dans le dernier tiers du XIII<sup>e</sup> siècle, il n'y avait aucune commune mesure entre l'éducation des fils du roi et celle de ses filles. Dans la *Deuxième partie*, sur les treize lois du titre VII consacré à l'éducation des enfants du roi, seules les lois XI et XII concernent les filles : la première décrit leur formation, la seconde aborde le choix de leur époux<sup>12</sup>. On constate que la lecture, l'écriture, les exercices guerriers, le maniement des armes et l'équitation étaient réservés aux garçons<sup>13</sup> tandis que les

---

<sup>10</sup> CVR, VIII, I, p. 165b. La version présentée par la *Chronique de Castille* est sensiblement la même que celle de la *Chronique de vingt rois* : « *Et a los hijos metiólos a leer por que fuessen más entendidos, e fízoles tomar armas e mostrarlos lidiar e combatir e seer caçadores. Et a las fijas mandóles estar en los estudios de las dueñas por que fuessen bien acostunbradas e ensseñadas en todo bien* » (fol. 1v<sup>o</sup>b).

<sup>11</sup> PCG, chap. 802, p. 483b l. 34-37.

<sup>12</sup> Dans la loi XI, le législateur met l'accent sur la lecture, destinée à la prière, et sur l'apprentissage des bonnes manières et des tâches réservées aux femmes nobles qui sont des dérivatifs aux mauvaises pensées : « *E desque ouieren entendimiento, para ello, deuen las fazer aprender leer en manera que lean bien las oras, e sepan leer en salterio, e deuen puñar, que sean bien mesuradas e muy apuestas, en comer, e en beuer, e en fablar e en su contenente e en su vestir e de buenas costumbres en todas cosas, sobre todo que non sean sañudas. Ca sin la mal estança que y yaze, esta es la cosa del mundo que mas ayna aduze a las mugeres a fazer mal. E deuen les mostrar, que sean mañosas en fazer aquellas labores que pertenescen a nobles dueñas, ca es cosa que les conuiene mucho, porque reciben alegria, e son mas sosegadas porende. E demas tuelle malos pensamientos lo que ellas non conuiene que ayan* » (cf. ALFONSO X, *Las Siete partidas*, glosadas por Gregorio López, Salamanca : Andrea de Portonariis, 1555 (rééd. en fac-similé, Madrid : *Boletín oficial del Estado*, 1985, 3 vol.), vol. 1, II, VII, XI, fol. 20r<sup>o</sup>b-20v<sup>o</sup>a). La loi XII est exclusivement consacrée au mariage et au choix des époux, qui doivent surtout être de bon lignage et avoir de bonnes mœurs pour garantir le prestige et la préservation de la descendance : « *E quando non les pudieren dar maridos que ayan estas quatro cosas, en todas guisas, deuen catar, que las casen con tales que sean de buen linaje e de buenas costumbres* » (*loc. cit.*, fol. 20v<sup>o</sup>a).

<sup>13</sup> Les dix premières lois du titre VII de la *Deuxième partie* sont consacrées à l'éducation des fils du roi. Le législateur reprend plusieurs éléments qui avaient été développés dans le titre V, portant sur les œuvres du roi, puis, après avoir abordé la question des précepteurs, il décrit

filles devaient apprendre à lire, essentiellement à des fins d'instruction religieuse, et être formées aux tâches réservées aux femmes nobles, indispensables pour le destin auquel elles étaient vouées : le mariage<sup>14</sup>. Sur ce point, la codification est parfaitement claire. Le législateur alphonsin montre en effet que la sauvegarde des filles du roi est primordiale, car quiconque les amènerait à pécher avec leur corps les empêcherait de se marier, ce qui serait un crime comparable à un homicide<sup>15</sup>.

On sait pourtant que les filles de rois — en particulier la fille aînée destinée à succéder à son père en l'absence d'enfant mâle<sup>16</sup> — recevaient un enseignement qui leur permettait, le cas échéant, d'intervenir dans le domaine de la politique tant intérieure qu'extérieure. La description de l'éducation des filles de Ferdinand I<sup>er</sup> met donc en évidence une distribution des rôles qui n'était certainement pas aussi marquée dans la pratique, d'autant plus que dans ce cas précis, l'aînée des enfants du roi — Urraque — était une fille, et qu'elle allait devenir, au même titre que sa sœur Elvire, seigneure d'infantat.

Si à l'instar du législateur, l'historiographe s'est employé à cantonner les filles de rois dans deux domaines — le mariage, source de postérité, ou la vie monastique<sup>17</sup> — quel sort a-t-il

---

précisément ce que l'on doit enseigner aux enfants lorsqu'ils sont adolescents : « *E porende dezimos, que sin aquellas cosas, que dize en las leyes ante desta (que el Rey, e la Reyna, deuen mostrar a sus fijos, quando son moços) que aun ay otras cosas, que les deuen fazer aprender. E esto es leer, e escreuir, que tiene muy grand pro a quien lo sabe para aprender mas de ligero las cosas que quisieren saber e para saber mejor guardar sus poridades [...] E otrosi, les deuen mostrar, como sepan caualgar e caçar e jugar toda manera de armas, segund que conuiene, a fijos de Rey* » (*ibid.*, vol. 1, II, VII, X, fol. 20r<sup>o</sup>a-b). Sur l'éducation des fils et des filles de rois dans la *Deuxième partie*, voir notamment Patricia ROCHWERT-ZUILI et Hélène THIEULIN-PARDO, « Conception et représentation de la parenté dans la *Deuxième partie* », participation au colloque organisé dans le cadre du projet CPER de traduction et d'étude de la *Deuxième partie* d'Alphonse X le Sage (ENS-LSH, Lyon, 26-27 octobre 2007).

<sup>14</sup> Les piliers de l'éducation féminine étaient en effet la vie chrétienne et la vie en société car ces femmes devaient avant tout être formées au rôle d'épouse et de mère. Sur ce point, voir : Isabelle HEULLANT DONAT (dir.), *Éducation et cultures*, 2 t., Neuilly sur Seine : Atlande, 1999, 1, p. 46, 303-307.

<sup>15</sup> ALFONSO X, *Las Siete partidas*, éd. cit., vol. 1, XIV, II, fol. 43r<sup>o</sup>a : « *Ca assi como el que la matasse, le faria perder la vida, otrosi el que le fiziesse fazer maldad, de su cuerpo, le tolleria buena fama, e le daria mal prez e le faria perder casamiento, por que deue morir, tambien como si la matasse* ».

<sup>16</sup> C'est ce que dit la loi II du titre XV de la *Deuxième partie* : « *E porende establescieron, que si fijo varon, y non ouiesse, la fija mayor heredasse el reyno* » (*ibid.*, vol. 1, fol. 46v<sup>o</sup>a-b).

<sup>17</sup> Instruments de paix et d'alliance ou moniales, telles sont les principales vocations de ces innombrables filles de rois qui parsèment le récit historiographique. Les passages ayant trait à la descendance des rois sont, sur ce point, particulièrement éloquents. Citons ici, à titre d'exemple, l'évocation de la descendance du roi Alphonse IX de León et de Bérengère : « [...] *et fizo en ella este rey don Alffonssso al infante don Ffernando, a cuyo sennorio ueno despues*

réservé à ces seigneures d'infantat qui s'étaient précisément distinguées par leur statut intermédiaire<sup>18</sup> ?

### Elvire et Sancie : les oubliées de l'histoire

Intéressons-nous d'abord à Elvire, la deuxième fille de Ferdinand I<sup>er</sup>. Dans la *Version primordiale* de l'*Histoire d'Espagne*, l'infante est citée à quatre reprises. Dans deux de ces passages, elle n'a qu'un rôle passif puisqu'il s'agit du moment où l'on voit Ferdinand I<sup>er</sup> partager l'*infantazgo* entre elle et sa sœur Urraque<sup>19</sup>, et de celui où son frère Sanche s'empare de ses terres<sup>20</sup>. Les deux autres passages associent Elvire et Urraque dans l'action. Le premier

---

*ell principado de Castiella e de Leon, et despues fizo en ella al inffant don Alffonso, et dos fijas : donna Constança que fue en Burgos monia en las Velgas, et a donna Berenguella que caso con don Johan de Brena, que por parte de otra mugier con quien fuera casado dantes ouo el reynno de Jerusalem a tiempo yl mando, et llamauanle por ende el rey Johan de Acre, et estos fizieron vna fija que dixieron donna Maria, et esta fue desposada con don Baldouin emperador de Costantinopla ; et porque esse don Baldouin era aun ninno et non podie amparar su emperio de las guerras et de los males et de las correduuras de los griegos, la siella apostoligal, esto es el apostoligo con la corte de Roma, comendaron ell imperio de Costantinopla a aquel dicho rey Johan por en toda su uida, et fue dalli adelant el rey Johan emperador, et su mugier la reyna donna Berenguella emperadriç » (PCG, chap. 997, p. 677b l. 21-43) ; CC, fol. 131v<sup>o</sup>b-132r<sup>o</sup>a : « Cuenta la estoria que el rey de León, que ouo en la reyna doña Beringuella su mugier, dos fijos, don Fernando e don Alfonso, e dos fijas, doña Costança, que fue monja e señora de las Huelgas de Burgos, e doña Beringuella, que fue cassada con don Johan de Breaña, que de parte de otra mugier que oviera fuera rey de Jherusalem, e ouo en ella vna fija que desposó con don Baldouin, enperador de Costantinopla; e porque este don Johan Baldouin era niño e non podía defender el imperio del mal que los griegos fazian, e el papa comendól' el imperio al sobredicho rey don Johan, e este don Johan, mientras biuió, sienpre fue enperador e su mugier dona Beringuella, emperatriz, porque defendió bien el inperio. E crió el niño, su yerno. E quando fincó Baldouin con su mugier doña María, ovieron el ymperio ». La *Chronique de vingt rois* n'est pas citée ici car elle copie la *Chronique de Castille* à partir du début du règne d'Alphonse IX de León (cf. Diego CATALÁN MENÉNDEZ PIDAL, *De Alfonso X al conde de Barcelos. Cuatro estudios sobre el nacimiento de la historiografía romance en Castilla y Portugal*, Madrid : Gredos, 1962, p. 346).*

<sup>18</sup> Elles étaient en effet célibataires mais non recluses, ce qui leur permettait de participer pleinement à la vie politique (cf. note 1).

<sup>19</sup> CVR, cf. supra ; PCG, chap. 813, p. 493a l. 49-54 - 494a l. 1 : « dio a donna Vrraca, que era la mayor hermana, de tierra de León la çibdad de Çamora con todos sus terminos, et la meatat dell infantadgo ; dio a donna Eluira, la hermana menor, Toro con sus terminos e la otra meatat dell inffantago » ; CC, fol. 14r<sup>o</sup>a : « et dio a doña Vrraca, que era la mayor, la çiudad de Çamora con todos sus términos, e la meatad del inffantadgo ; et dio a doña Eluira, la fija menor, a Thoro con todos sus términos, e con la otra meitad de su inffantadgo ».

<sup>20</sup> CVR, IX, XV, p. 187a-187b : « E fuese con toda su hueste para Toro e tomóla a la infante doña Eluira, con la meytad del infantadgo » ; PCG, chap. 829, p. 505b l. 20-23 : « Et empos

nous rapporte que Sanche avait regretté d'avoir libéré son frère Alphonse, car ce dernier s'était ensuite réfugié en terres maures sur les conseils de ses sœurs Elvire et Urraque. Il est toutefois précisé qu'Urraque était celle qui avait le plus d'influence sur Alphonse, en tant qu'aînée, mais aussi parce que c'était la plus sensée et qu'elle l'aimait beaucoup :

[...] *E tenía él que por consejo dellas avía salido de la mongía e mayormente por doña Vrraca, que era mayor e más sesuda e que amaua al rrey don Alfonso mucho*<sup>21</sup>.

Le deuxième et dernier passage relate les funérailles de Garcia, auxquelles participent Elvire et Urraque. Emprisonné jusqu'à la fin de sa vie, Garcia avait en effet souhaité être inhumé avec ses chaînes, en martyr, et être mené jusqu'à sa dernière demeure par ses sœurs<sup>22</sup>.

Ces exemples témoignent donc du rôle politique plutôt limité qui fut attribué à Elvire dans l'historiographie alphonsine, surtout si l'on considère la place qu'elle avait occupée aux côtés de son frère, le roi Alphonse VI. Au même titre que sa sœur, elle figurait en effet presque systématiquement parmi les signataires des diplômes royaux<sup>23</sup>. On sait aussi qu'elle avait été chargée d'élever la petite-fille d'Alphonse, l'infante Sancie<sup>24</sup>, dont on parlera plus tard. Or,

---

*aquello fuesse el rey don Sancho con toda su hueste pora Toro, et tomola a la inffante donna Eluira, con la meatat que tenie del inffantadgo* » ; CC : fol. 21 r<sup>o</sup>a : « *et el rey don Sancho sacó su hueste e fue sobre Thoro, que era de la inffanta doña Eluira, e tomola* ».

<sup>21</sup> CVR, IX, XV, p. 187a ; PCG, chap. 829, p. 505b l. 16-20 : « *demas que tenie el que por conseio dellas auie el salido de la mongia, et mayormientre por donna Vrraca que era la mayor et mas sesuda et que amaua el mucho* »

<sup>22</sup> CVR, X, XXXII, p. 219a : « *'Mas rruego a mis hermanas que me entierren asy con mis fierros en Sant Ysidrio de León, çerca de mi padre'. Las hermanas leuándolo para León, murióse en la carrera, e fu enterrado mucho onrradamente, pero con sus fierros, por manos del delegado don Rricarte, que se açercó con él, e de muchos obispos e de muchos abades en la iglesia de Sant Ysidrio, çerca de su padre, así commo él dixera* » ; PCG, chap. 876, p. 546b l. 28-41 : « *'pues que Dios non quiso que yo en mi uida, seyendo sano et con salut, fuesse soltado, agora non quiero ya salir de la prision, et aqui quiero morir ; mas ruego a mis hermanas et mando que assi me sotierren en Leon en los fierros en que yago preso'. Et sus hermanas donna Vrraca et donna Eluira, et los obispos et los abades que se y ayuntaron a su enterramiento, onrraronle en su muerte et dieronle real sepoltura, et fizieron todas aquellas onrras que perteneskien a rey, et assi le enterraron, saluo ende esto : quel metieron en los fierros como el mando* ».

<sup>23</sup> Gonzalo MARTÍNEZ DÍEZ, *Alfonso VI, señor del Cid, conquistador de Toledo*, Madrid : Temas de hoy, 2003, p. 218 : « *El nombre de las hermanas del rey, las infantas doña Urraca y doña Elvira, figura en la nómina de los confirmantes de los diplomas de su hermano casi tantas veces como el de las reinas* ». Sur les 134 diplômes issus de la curia royale, 78 portaient leur nom (cf. P. HENRIET, art. cit., p. 196, n. 40). Sur les infantes Urraque et Elvire, voir aussi María Jesús FUENTE, *Reinas medievales en los reinos hispánicos*, Madrid : La esfera de los libros, 2003, p. 130-152, en particulier, pour Elvire, p. 139.

<sup>24</sup> Cf. G. MARTÍNEZ DÍEZ, *Alfonso VI...*, p. 219.

certain chroniqueurs vont même jusqu'à réduire l'action de l'infante à sa plus simple expression.

La *Chronique de Castille* nous rapporte qu'Alphonse VI avait marié sa sœur Elvire à l'un de ses pires ennemis, le comte Garcia de Cabra, afin de mettre un terme au désordre qu'il semait dans le royaume :

*Cuenta la estoria e don Lucas de Tuy, que fue omne que escriuió d'esta corónica, que el rey estando en Toledo, que traxo mal de su palabra al conde don Garçía de Cabra ya sobre qué razón, e porque vio que le alboroçaua el reyno, casólo con doña Eluira su hermana, por lo asosegar. E otrosí porque non avía fijo heredero, casó su fija doña Vrraca Alfonso con el conde don Remondo de Tolosa, que venía del muy noble linaje de los godos, por que de atán alta sangre commo aquélla se leuantase linaje en los reyes<sup>25</sup>.*

L'information, issue du *Chronicon mundi*<sup>26</sup>, n'est attestée par aucun document<sup>27</sup>. On remarque qu'elle est immédiatement suivie de l'évocation du mariage d'Urraque, fille d'Alphonse VI, avec Raymond de Bourgogne, et de leur prestigieuse descendance. Cette association nous permet de voir à quel point les infantes sont instrumentalisées dans le récit. En effet, le sort d'Elvire est assimilé à celui de ces innombrables filles de rois dont les textes historiographiques mentionnent tout au plus le mariage et la postérité. En outre, la *Chronique de Castille* ne se contente pas d'évoquer le mariage de l'infante, elle supprime aussi l'allusion à son rôle de conseillère<sup>28</sup> et se montre plus évasive au moment d'évoquer les funérailles de Garcia<sup>29</sup>.

---

<sup>25</sup> CC, fol. 42r<sup>o</sup>a.

<sup>26</sup> *Chronicon mundi*, éd. cit., IV, 70, p. 305, l. 44-51 : « Eo tempore rex Adefonsus offendit grauiter comitem Castellanium Garsiam de Cabrera, et causa placandi ipsum dedit ei Geloyram sororem suam in uxorem et pacificauit totum regnum, quod in seditionem uertebatur. Videns etiam rex se non habere filium qui regnaret post ipsum, tradidit filiam suam primognitam Vrracam, nobilissimo uiro comiti Raymundo, qui erat de regali genere Gotorum, ut de tali coniugo regum semen suscitaretur ».

<sup>27</sup> Cf. G. MARTÍNEZ DíEZ, *op. cit.*, p. 160 : « Las dos hermanas de Alfonso, Urraca y Elvira, las dos mayores en edad que él, no contraerán matrimonio en toda su vida ni tampoco profesarán en ningún monasterio. Dotadas por sus padres con el infantazgo y más tarde por Alfonso con el señorío de alguna ciudad o villa como Zamora o Toro, vivirán muy unidas a su hermano, participando con frecuencia en solemnidades y asambleas de la curia regia [...] ».

<sup>28</sup> CC, fol. 21 r<sup>o</sup>a : « et porque entendió que por conssejo de doña Hurraca salió de la mongía —ca el rey don Alffonssso en todos sus fechos se guiaua por ella e la tenía por lugar de madre, ca era dueña de muy grande entendimiento ».

<sup>29</sup> CC, fol. 41v<sup>o</sup>a : « pues que vio que era de muerte, non quiso salir de los fierros, pues que non saliera en la vida, que non quería salir de los fierros en la muerte. E dixo el rey don Garçía: 'Mando que me sotierren con mis fierros e ruego a mis amigos que lo fagan así. E

De tels procédés permirent sans doute aux chroniqueurs de minimiser le rôle d'une femme dont l'image ne servait pas leur propos. Quoi qu'il en soit, ils contribuèrent grandement à estomper le souvenir de l'infante Elvire.

Le sort de l'infante Sancie, comparable à celui d'Elvire, nous laisse entrevoir le sens de la variation. C'est dans le chapitre consacré aux nombreuses unions et à la postérité du roi Alphonse VI que l'on découvre l'infante. La mention de la deuxième épouse du roi, Constance, permet à l'historiographe de faire référence à la fille aînée d'Alphonse VI, Urraque, qui avait épousé en premières noces le comte Raymond de Bourgogne et engendré Alphonse VII, futur empereur d'Espagne, et Sancie<sup>30</sup>. L'évocation de l'infante fait l'objet d'un développement qui ne figure pas dans les principales sources latines de l'*Histoire d'Espagne*. Ainsi peut-on lire :

*Esta doña Sancha nunca quiso casar e fuese para tierra de vltamar e estudo en el Espital siruiendo a Dios por su alma, tanto fasta que Dios quiso dar lumbre de suyo en vna lánpara della por la fiesta de Çinquasma por mano de sus ángeles, e esto fue cosa verdadera. E el tiempo que allá estudo fue por todo çynco años e medio. Mas agora dexaremos de hablar desta doña Sancha, que adelante diremos más conplidamente todo su fecho [...]*<sup>31</sup>

---

*mando que me sotierren en Sant Ysidro de León çerca del rey, mi padre e mi señor'. E en leuándolo para León, finó en la carrera. E enterráronlo sus hermanos\* e obispos e abades, e muchos que vinieron y a su enterramiento, segunt que le perteneçia a rey. E fue a su enterramiento don Remón, legado de Roma, que fue después papa ». \*Certains manuscrits de la tradition issus de la deuxième famille indiquent cependant, dans un passage plus abrégé : « soterráronle sus hermanas [...] » (cf. ms. R, Bibliothèque de l'Université de Salamanque, fol. 55v<sup>o</sup>). Pour une description précise de la traduction manuscrite de la *Chronique de Castille*, on pourra consulter : Carlos ALVAR y José Manuel LUCÍA MEGÍAS (coord.), *Diccionario filológico de literatura medieval española. Textos y transmisión*, Madrid : Castalia, 2002, p. 285-292.*

<sup>30</sup> CVR, X, III, p. 203a : « *La segunda fue doña Costança, e ouo della vna fija, que ouo nonbre doña Vrraca, que fue casada con el conde don Rremondo, fijo que fue de don Alfonso Pordán, e ouo della vna fija, que ouo nonbre Sancha, e vn fijo, a quien dixeron don Alfonso, el que fue después llamado Enperador d'España* » ; PCG, chap. 847, p. 520b l. 31-36 : « *La segunda fue donna Costança, et en esta ouo una fija a que dixieron donna Vrraca, que fue mugier del conde don Remondo fijo de don Alffonso Jordan, de quien ouo a donna Sancha et a don Alffonso el qui fue despues emperador* » ; CC, fol. 28 v<sup>o</sup>b : « *Et la segunda fue doña Costança, de que ouo fija a quien dixieron doña Vrraca Alffonssso, e fue muger del conde don Remondo, fijo que fue de don Jordán. Et este don Remondo ouo en esta doña Vrraca a Alffonssso e a doña Sancha; e Alfonso el que fue después enperador de España* ».

<sup>31</sup> CVR, X, III, p. 203a ; PCG, chap. 847, p. 520b l. 36-48 : « *Esta donna Sancha nunca quiso casar, et fuesse pora tierra de Vltamar, et estido en el Ospital siruiendo a Dios por su alma V annos et medio, et nunca se quiso uenir fasta que Dios dio fuego nuevo en una su lampada ; et esta lumbre fue enuiada en aquella su lampada sennaladamientre en el dia de çinquaesma, et ueno y por la mano de los angeles de Dios que la aduxieron, ueyendolo muchos, et esto fue cosa uerdadera. Et desta donna Sancha adelante diremos mas en el su*

À travers le récit de ce miracle d'origine hagiographique<sup>32</sup>, Sancier devient l'emblème de ces femmes dont la vie fut consacrée à Dieu. On sait néanmoins qu'elle joua un rôle politique de premier plan aux côtés de son frère<sup>33</sup>. À partir de 1126, date à laquelle Alphonse VII se fit couronner à León, elle confirmait, en tant que *regina* et avant l'épouse du souverain, tous les documents royaux<sup>34</sup>. Or, l'historiographie ne garde pas trace de cet aspect de la vie de l'infante.

D'ailleurs, le développement annoncé n'apparaît que dans la *Chronique de vingt rois*, après le récit de la partition du royaume d'Alphonse VII. Il est essentiellement consacré aux œuvres pieuses de l'infante<sup>35</sup> et à un fait précis, la masculinisation du monastère de Saint-Isidore de León :

*En esta sazón vino doña Sancha, hermana del enperador, de la que ya deximos suso, de vltamar, donde avie estado çinco años en seruiçio de Dios, e llegó a León. El enperador diole entonçes su parte del rreyno tal qual ella plugo, e ella metióse freyla en el monesterio de Sant Ysidrio. E agora sabed los que la estoria oydes que aquell monesterio era de dueñas quando el cuerpo de Sant Ysidro y truxeron de Seuilla, e agora la infante doña Sancha, teniendo que sería el monesterio mejor seruido de omnes*

---

*fecho, do sera en su lugar et conuerna » ; CC, fol. 28v<sup>o</sup>b : « Et esta doña Sancha nunca quiso casar, e fue en romería a tierra de Vltamar, et estido en el Hospital del Tenplo seruiendo los pobres e los lazrados por amor de Dios çinco años e medio, que se quiso venir fasta que Dios la fizo merçed que dio fuego nueuo en la lánpara, en día de Çincuesma, por mano de los ángeles. Et esto fue cosa verdadera. Et d'esta doña Sancha diremos adelante más de su fecho ».*

<sup>32</sup> Ce passage est sans doute issu des textes hagiographiques produits par les chanoines du monastère de Saint-Isidore de León. Dans cette production narrative, Sancier occupait en effet une place de choix, comme l'affirme Patrick HENRIET dans « *Deo votas...* », p. 197-198.

<sup>33</sup> Sur l'infante Sancier, on pourra consulter l'ouvrage qui lui est entièrement consacré : Luisa GARCÍA CALLES, *Doña Sancha, hermana del Emperador*, León-Barcelona : Anejos del *Anuario de estudios medievales*, 1972. Voir aussi Ana Isabel CERRADA JIMÉNEZ, « Tres generaciones de mujeres en el poder : Urraca de Zamora, Urraca de Castilla, Teresa de Portugal y doña Sancha. Las mujeres en la construcción de las monarquías feudales hispánicas », in : Ana I. CERRADA JIMÉNEZ et Cristina SEGURA GRAÍÑO (éd.), *Las mujeres y el poder. Representaciones y prácticas de vida*, Madrid : Al-Mudayna, 2000, p. 99-106.

<sup>34</sup> Cf. P. HENRIET, art. cit., p. 197.

<sup>35</sup> Seul le *Chronicon mundi* parle de la chasteté et des œuvres pieuses de Sancier, mais il n'est pas aussi précis. Il dit aussi qu'elle portait le titre de *regina* : « Habebat sororem nobilissimam Adefonsus nomine Sanciam, quam ea hora, qua a Legionensibus et Castellanis est confirmatus in regem, secum sedere fecit et reginam uocari iussit. Hec sapientissima regina Sancia, quamdiu uixit, in uirginitate permansit Christi ecclesias multis insigniis decorando, monasteria construendo et Christi pauperes recreando » (*Chronicon mundi*, éd. cit., IV, 74, p. 310, l. 5-10).

*que non de mugeres, dixo al enperador : « Hermano, querría sacar estas dueñas deste lugar e meter y varones, sy lo vos por bien touierdes ». El enperador le dixo que fiziese commo touiese por bien. Entonçes enbiaron aquellas dueñas de aquel lugar par[a] Courajares e metió la infante doña Sancha frayles en el monesterio de Sant Ysidro. Esta doña Sancha dio entonçes muy grandes rriquezas a ese monesterio en oro e en plata e muchas rreliquias que truxo de vltamar, e muchas tierras e heredades. Otrosí dio muy grandes heredades a los frayles del Ospital e fueron éstas : Fresno Viejo, que es a quatro leguas de Medina del Campo, e toda tierra de Paledinas, Çedillo, Arroyo, que es a media legua de Simancas, Banba con todas sus pertenençias, e otras cosas muchas e buenas que non contamos aquí. Otrosy dio a los frailes del Tenplo buenos lugares e son éstos : Valdetáuara con todas sus pertenençias, e dio a Santa María de Valladolid la meytad de Villaçisla e otras heredades muchas e buenas. Nunca dueña fue que omne sepa que más fiziese por Dios que ésta, segund el su poder, ca todo quanto avie daua por Dios. E nunca quiso auer marido en toda su vida. E quando murió, mandóse enterrar en el monesterio de Sant Ysidro en la villa de León<sup>36</sup>.*

Cette matière narrative servait sans doute les intérêts d'Alphonse X, isolé à Séville à la fin de son règne. Si le roi avait perdu le soutien de son épouse Violante, il avait pu compter, notamment, sur la fidélité de sa fille Béatrice, qu'il avait d'ailleurs récompensée dans son testament en lui cédant le royaume de Niebla<sup>37</sup>. Ainsi cette infante chaste consacrant sa vie à Dieu et désignée ici comme *freyla* est-elle le double antinomique de la reine Urraque, sa mère, qui selon ce que rapporte aussi la *Chronique de vingt rois*, était précisément morte coupée en deux sur le seuil de la porte du monastère de Saint-Isidore de León, alors qu'elle venait de le piller<sup>38</sup>.

Ce passage fait donc de l'infante Sancier une parfaite médiatrice entre le temporel et le spirituel. Ce modèle, déjà présent dans les sources latines de l'*Histoire d'Espagne* ainsi que dans la *Version alphonsine primordiale*, notamment à travers l'image de la reine<sup>39</sup>, trouve un nouveau souffle dans la *Chronique de vingt rois*, en particulier à travers les infantes. En effet, c'est aussi la seule version qui rappelle, comme le faisait Luc de Tuy<sup>40</sup>, ce que supposait pour Elvire et Urraque, filles de Ferdinand I<sup>er</sup>, le partage de l'*infantazgo* :

---

<sup>36</sup> CVR, XII, XII, p. 263b-264a.

<sup>37</sup> Vid. Joseph F. O'CALLAGHAN, *El rey sabio. El reinado de Alfonso X, de Castilla*, Sevilla : Universidad de Sevilla, 1996, p. 314-315.

<sup>38</sup> Voir notamment P. ROCHWERT-ZUILLI, « De Sancier à Bérengère... », *e-Spania*, 1, paragraphe 22. Voir aussi Charles GARCIA, « La ligne brisée, ou l'image de la malédiction du pouvoir royal à León au Moyen Âge », *e-Spania*, 3, juin 2007, notamment, paragraphe 21.

<sup>39</sup> P. ROCHWERT-ZUILLI, « De Sancier à Bérengère... », paragraphes 24-26.

<sup>40</sup> *Chronicon mundi*, éd. cit., IV, 57, p. 292, l. 12-16 : « Tradidit etiam filiabus suis, Vrrace scilicet et Geloyre, totum infantaticum cum omnibus monasteriis que ipse construxerat, ammonens ut usque ad exitum huius uite ipsas ecclesias adhornarent et absque mariti copula uiuerent ».

[...] e que dio a doña Vrraca, su fija, a Çamora con la meytad del Ynfantadgo, e a doña Eluira, la otra fija, a Toro con la otra meytad del Ynfantadgo con todos los monesterios quél y fiziera, e la rrogó e castigó que sienpre en toda su vida onrrasen aquellos lugares e mantouiessen castidat fasta en su muerte<sup>41</sup>.

Ni la *Version sancienne* ni la *Chronique de Castille* ne gardent trace de ces éléments. Il est vrai que l'on ne peut affirmer avec certitude qu'ils figuraient dans la *Version primordiale* de l'*Histoire d'Espagne*. Cependant, dans le cas de Sancie, bien qu'il s'agisse d'une manifestation exemplaire de la médiation de la femme entre le temporel et le spirituel, elle concerne la masculinisation d'un monastère et celle qui œuvre à ce changement est en outre, une femme vouée au célibat. Or de tels éléments n'étaient certainement pas du goût des chroniqueurs qui avaient côtoyé, sous les règnes de Sanche IV et de Ferdinand IV, la reine et régente Marie de Molina. Cette dernière avait en effet longtemps résidé dans le monastère féminin de Toro appelé « *Las Sofías* »<sup>42</sup>. De même, en 1282, elle avait recueilli dans son palais de Valladolid, après l'incendie de leur couvent, la communauté d'abbeses cisterciennes pour qui elle avait créé plus tard le monastère féminin appelé « *Las Huelgas Reales* », à l'image du monastère de *Las Huelgas* de Burgos<sup>43</sup>. D'ailleurs, le passage relatant l'édification du monastère cistercien de Burgos est particulièrement développé dans la *Version sancienne*. Il témoigne du lien étroit qui unissait la royauté aux monastères cisterciens féminins<sup>44</sup>. On y trouve un éloge du monastère où sont énumérées, en règle, les femmes qui s'y trouvaient. En tête de cette énumération figurent les infantes qui pouvaient y trouver refuge lorsque aucune autre voie ne s'offrait à elles :

*Et assi como el muy noble don Alffonsso, rey de Castiella, fizo aquel monesterio de aquellas duennas de Burgos mas noble de quantos otros monesterios en Espanna a, et tan rico como es dicho, assi esse monesterio es complido de inffantes fijas de reyes, et de ricas fembras, et de donzellas, et de otras duennas de alta guisa assaç, mas que otro monesterio que en Espanna sea [...]*<sup>45</sup>

Le passage où l'on voit Sancie expulser les moniales de Saint-Isidore de León pour y introduire une communauté masculine n'était donc pas du tout en accord avec la politique

---

<sup>41</sup> *CVR*, VIII, XIII, p. 173b.

<sup>42</sup> *Vid.* Rafael DEL VALLE CURIESES, *María de Molina*, Madrid : Alderabán, 2000, p. 47, 252.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 251-253.

<sup>44</sup> Là-dessus, on pourra consulter Francisco Javier FERNÁNDEZ CONDE, *La religiosidad medieval en España. Plena Edad Media (siglos XI-XIII)*, Gijón : Trea, 2005, p. 182-184.

<sup>45</sup> *PCG*, chap. 1006, p. 685b l. 13-22.

monastique qu'entendaient prôner les historiographes néo-alphonsins. Aussi peut-on supposer qu'il fut supprimé.

Par conséquent, à travers les silences et les manipulations de l'histoire, on voit comment les historiographes alphonsins et surtout néo-alphonsins se sont employés à brouiller les pistes, dissimulant ainsi l'influence de ces infantes dont l'image risquait d'infléchir l'orientation politique du discours historiographique. Dans le cas d'Elvire, il semble qu'ils aient été guidés par un objectif unique : mettre tout en œuvre pour valoriser le rôle et la place de la seule infante qui, dans cette partie de l'*Histoire d'Espagne*, trouve véritablement grâce à leurs yeux : Urraque, fille de Ferdinand I<sup>er</sup> et sœur d'Alphonse VI.

### **L'infante exemplaire : Urraque**

À la différence de ces infantes dont ils décrivent, tout au plus, les actions ponctuelles, les historiographes alphonsins et néo-alphonsins consacrent une large part de leur récit à Urraque, comme l'avaient déjà fait avant eux Luc de Tuy et Rodrigue Jiménez de Rada, qui la désignaient systématiquement comme *regina*<sup>46</sup>.

Deux passages permettent de suivre l'action politique de l'infante : le récit de la mort de Ferdinand I<sup>er</sup> et de la partition du royaume<sup>47</sup> et celui du siège de Zamora. Tous deux reposent sur une matière narrative d'origine épique qui a subi plusieurs variations successives avant d'être intégrée au discours historiographique alphonsin<sup>48</sup>. Cependant, si la matière est littéraire, elle n'en demeure pas moins fondée sur une action politique effective. En effet, Urraque régna non seulement sur la partie de l'*infantazgo* dont elle avait hérité, mais elle

---

<sup>46</sup> Dans le *Chronicon mundi*, on peut suivre l'épisode du siège de Zamora du chapitre IV, 62 au chapitre IV, 68 ; elle y est désignée en tant que reine dans le chapitre IV, 63, p. 298, l. 19. Dans le *De rebus Hispaniae*, où l'épisode de Zamora est rapporté aux chapitres 15 à 20 du livre VI, Urraque est désignée ainsi à quatre reprises : éd. cit., VI, XV, p. 196, l. 43 ; VI, XVI, p. 197, l. 32 ; VI, XVIII, p. 199, l. 10 ; VI, XX, p. 201, l. 3.

<sup>47</sup> Pour une étude de cet épisode, voir Marta LACOMBA, « Epígonos cidianos : la muerte de Fernando I en Cabezón », in : « Carlos ALVAR, Fernando GÓMEZ REDONDO, Georges MARTIN (éd.), *El Cid : de la materia épica a las crónicas caballerescas*, Alcalá de Henares : Université d'Alcalá, 2002, p. 243-254 ; *Id.*, « Le Cid et le roi dans l'historiographie castillane de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle : la bonne mort royale au service de l'exaltation de la chevalerie », *Cahiers d'études hispaniques médiévales*, 29, 2006, p. 63-81, en particulier p. 63-74.

<sup>48</sup> Sur les variations successives de l'épisode du siège de Zamora, *vid.* G. MARTIN, « *La geste* », in : Jean CANAVAGGIO (dir.), *Histoire de la littérature espagnole*, 2 t., Paris : Fayard, 1993, 1, p. 50-53.

accompagna en outre son frère Alphonse VI dans l'exercice du pouvoir<sup>49</sup>. Elle fut même co-régnante, de 1072 à 1079, jusqu'au mariage d'Alphonse avec Constance<sup>50</sup>. Il convient donc de voir comment se traduit l'intervention politique de l'infante dans les textes historiographiques.

Commençons par identifier les traits que lui prêtent les historiographes de la *Version primordiale* de l'*Histoire d'Espagne*. Tout comme dans les sources latines, Urraque, l'aînée des enfants de Ferdinand I<sup>er</sup><sup>51</sup>, est le principal soutien de son frère Alphonse. Ainsi parvient-elle à convaincre son autre frère Sanche, qui a vaincu Alphonse lors de la bataille de Golpejera puis l'a emprisonné, de le libérer et de l'envoyer au monastère de Sahagún<sup>52</sup>. De

---

<sup>49</sup> Voir notamment G. MARTÍNEZ DÍEZ, *op. cit.*, p. 160-162 ; 218-219. Voir aussi M. J. FUENTE, *op. cit.*, p. 130-152, p. 130-146, ou encore A. I. CERRADA JIMÉNEZ, « Tres generaciones de mujeres en el poder... ».

<sup>50</sup> G. MARTÍNEZ DÍEZ, *op. cit.*, p. 219.

<sup>51</sup> *Chronicon mundi*, éd. cit., IV, 49, p. 282, l. 20-22 : « Vrracam namque decore et moribus nobillissimam puellam priusquam obtinuissent regni apicem, geneuerunt » ; *De rebus Hispaniae*, éd. cit., VI, VIII, p. 187, l. 14-17 : « Hic rex Fernandus uir bonus et iustus ac timens Deum et strenuus in agendis, et ex predicta Sancia Veremudi sorore genuit Vrracam primogenitam, ornatam moribus et decore, antequam regni fastigium optineret » ; *CVR*, VIII, I, p. 165b : « Este rrey don Ferrando ouo, ante que rreinase, en doña Sancha, su muger, hermana del rrey don Bermudo, a doña Vrraca, su prima fija, que fue mucho enderesçada dueña do (sic) costumbres e de beldat » ; *PCG*, chap. 802, p. 483b, l. 22-27 : « Este rey don Fernando el Magno ante que regnasse ouo en donna Sancha su mugier, hermana del rey don Vermudo, a donna Vrraca la su primera fija que fue duenna muy enderençada de costumbres et de bondad » ; *CC*, fol. 1v<sup>o</sup>b : « Et este rey don Fernando, ante que regnase, ouo en doña Sancha, su muger, hermana del rey don Bermudo, et de doña Urraca, su prima, que fue mucho endreçada de costumbres e de bondad e de fermosura ».

<sup>52</sup> Les textes présentent quelques variantes mais leur comparaison permet de reconstituer la version primordiale. La *CVR* fait référence à l'endroit où il finit par se réfugier, en terres maures (à Tolède) ; la *PCG* montre que l'action d'Urraque est guidée par le conseil des hommes de son entourage ; la *Chronique de Castille* mentionne la participation du Cid, qui contribue à la libération d'Alphonse. *CVR*, IX, XII, p. 186a : « E la rreyna doña Vrraca, quando oyó dezir que su hermano el rrey don Alfonso era preso, ouo miedo que lo matase el rrey don Sancho por cuyta de tomar el rreyno, e fuese quanto más pudo para allá en vno con el conde don Per Ansuers, e pusieron con el rrey don Sancho quel sacase de la prisión a pleito quel dexase el rreyno e que se fuese para moros o que se metiese monge en Sant Fagunt » ; *PCG*, chap. 826, p. 503a l. 30-39 : « La inffante donna Vrraca quando oyo dezir que su hermano el rey don Alffonso era preso, ouo miedo quel matarie su hermano el rey don Sancho por tal de auer el regno ; et fuesse ella quanto mas pudo pora Burgos, et el conde don Per Assurez con ella que la aguardaua. Et conseiaron el conde et sus amigos a donna Vrraca que sacasse de la prision al rey don Alffonssso su hermano a pleyto que se metiesse monge en Sant Fagund » ; *CC*, fol. 19r<sup>o</sup>b-19v<sup>o</sup>a : « La inffanta doña Urraca, quando oyó dezir que su hermano el rey don Alfonso era preso, ouo miedo que lo matasse ; et fuesse para el rey don Sancho quanto más pudo, et yua con ella el conde don Per Ançures. Et quando llegó a Burgos, resçibióla el rey don Sancho muy bien et el Çid Ruy Días. Et doña Hurraca

même, après la mort de Sanche, elle envoie des messagers à Alphonse pour qu'il vienne prendre possession du royaume<sup>53</sup>. Elle est par ailleurs la première conseillère de son frère, car elle est dotée d'entendement<sup>54</sup> et parce qu'il la considère comme sa mère, tout comme l'affirmaient Luc de Tuy et Rodrigue de Tolède<sup>55</sup>. On comprend donc d'emblée que ce n'est pas l'image de la sœur que les historiographes ont privilégiée. Du reste, on constate qu'Urraque est entourée de ses dames<sup>56</sup> ainsi que d'hommes sages, comme son précepteur Arias Gonzalo, auprès de qui elle prend systématiquement conseil avant de prendre une décision. Elle bénéficie également du soutien indéfectible des habitants de Zamora dont elle

---

*Fernando e don Per Ançures fueron fablar con el Çid que les ayudasse contra el rey, commo soltasse al rey don Alffonso de la prisión en tal manera que entrasse monge en Sant Fagunt ».*

<sup>53</sup> CVR, IX, XXVI, p. 193a : « *Luego que el rrey don Sancho fue muerto, enbió la infante doña Vrraca sus mandaderos mucho en grant poridad a Toledo a su hermano don Alfonso, que se viniessse quanto más ayna pudiese para rreçibir el rreyno de León e de Castilla, ca muerto era el rrey don Sancho, su hermano »* ; PCG, chap. 840, p. 514a l. 9-17 : « *Cventa la estoria que entre tanto que todas estas cosas que dichas auemos se librauan, que la inffante donna Vrraca enuio en muy grand poridad sus mandaderos a Toledo a su hermano el rey don Alffonso que se uiniessse quanto mas ayna pudiesse pora los regnos de Castiella et de Leon, ca sopiessse por cierto que muerto era su hermano el rey don Sancho »* ; CC, fol. 25v<sup>o</sup>a : « *Después d'esto que vos auemos contado, fizo la inffanta su carta en grande poridad et enbió sus mandaderos a Toledo al rey don Alffonso su hermano, que supiessse en cómo el rey don Sancho era finado e non dexara heredero, et que se viniessse quanto pudiesse a resçibir los reynos »*.

<sup>54</sup> CVR, X, I, p. 201a-201b : « *e porque era ella muy sabida rreyna e mucho entendida non quería el rrey don Alfonso fazer ninguna cosa syn consejo della de quanto avía de fazer en pro e en enderezamiento de su rreyno »* ; PCG, chap. 846, p. 520a l. 11-14 : « *por que era ella muy sesuda duenna et de muy buen entendimiento, fazie el con conseio della quanto auie de fazer et de enderençar en el regno »* ; CC, fol. 28v<sup>o</sup>a : « *et porque ella era dueña de buen entendimiento, todo lo que auía de fazer e de ordenar en sus reynos, faziélo con conssejo d'ella »*.

<sup>55</sup> En effet, on trouvait déjà cette comparaison dans les sources latines de l'*Histoire d'Espagne. Chronicon mundi*, éd. cit., IV, 62, p. 297, l. 3-4 : « *Rex autem Adefonsus, ex quo Legionense regnum obtinuit, obediebat sorori Vrrace tamquam matri »* ; *De rebus Hispaniae*, éd. cit., VI, XIII, p. 195, l. 17-19 : « *Cum uero esset Vrraca sollers et prouida, Aldefonsus ei tanquam matri in omnibus defferebat et eius consilio se regebat »* ; CVR, VIII, XVIII, p. 177b : « *E porque doña Vrraca era dueña mucho entendida e mucho envisa, amáuala mucho don Alfonso e honrráuala e teníala en lugar de madre e guiáuase mucho por consejo della »* ; PCG, chap. 814, p. 495b l. 6-9 : « *Et donna Vrraca su fija era muy entenduda et muy anuisada duenna ; et el rey don Alffonso otrossi catauala en uez de madre, et assi la onrraua et guyauasse por conseio della »* ; CC, fol. 21v<sup>o</sup>a : « *ca el rey don Alffonso en todos sus fechos se guiaua por ella e la tenía por lugar de madre, ca era duenna de muy grande entendimiento »*.

<sup>56</sup> CVR, IX, XXVIII, p. 195a : « *E él saliendo por la puerta de su palacio llegó la infante doña Vrraca con muchas de sus dueñas [...]* » ; PCG, chap. 842, p. 516b l. 13-15 : « *et en saliendo ellos por la puerta de su palacio, llego donna Vrraca et pieça de duennas con ella [...]* » ; CC, fol. 26v<sup>o</sup>b : « *Et en saliendo por las puertas de sus casas, llegó doña Hurraca con pieça de dueñas »*.

convoque le *concejo*<sup>57</sup> à plusieurs reprises. Ainsi assiste-t-on, dans l'enceinte de la ville, à une véritable démonstration de l'art de la délibération. Après avoir entendu le Cid, porteur du message de Sanche lui annonçant qu'il souhaite recevoir Zamora en échange d'autres terres, Urrique réunit le *concejo*, sur les conseils de son précepteur, afin d'entendre la voix des habitants<sup>58</sup>. C'est un vieil *omne bueno*, comptant parmi les plus honorables de la ville, qui lui répond au nom du conseil municipal<sup>59</sup>. De même, alors que Zamora, assiégée par Sanche et ses troupes est sur le point d'être vaincue, elle convoque le *concejo*, suivant encore les conseils d'Arias Gonzalo, pour convaincre les combattants de capituler<sup>60</sup>.

---

<sup>57</sup> Pour une définition du *concejo* (conseil municipal), *vid.* Luis G. DE VALDEAVELLANO, *Curso de historia de las instituciones españolas. De los orígenes al final de la Edad Media*, (1<sup>ère</sup> éd. 1968), 5<sup>e</sup> éd., Madrid : Alianza editorial, 1998, p. 538-540.

<sup>58</sup> CVR, IX, XVIII, p. 188b : « *Doña Vrraca mandó luego pregonar por toda la villa que se allegasen todos en Sant Zaluador [...]* ; PCG, chap. 832, p. 507b l. 39-43 : « *Donna Vrraca, commo duenna muy entenduda et sesuda, fizó assi comol conseio su amo, et mando luego pregonar por toda la uilla que se llegassen todos en Sant Saluador* » ; CC, fol. 22r<sup>o</sup>a : « *Et ella fezo commo le conssejó don Arias Gonçalo. E mandó luego apregonar por toda la çitudat que se ayuntasse todo el conçejo en Sant Çaluador* ».

<sup>59</sup> CVR, IX, XVIII, p. 188b : « *Leuantóse entonçes vn omne bueno, ançiano de los más honrrados de la villa, que avía nonbre don Nuño, e dixo con consintimiento del conçejo [...]* » ; PCG, chap. 832, p. 508a l. 4-7 : « *Leuantosse estonçes un omne bueno anciano de los mas onrrados de la villa, que dizien don Nunno, et con consentimiento del conçeio et mandandolo todos dixo [...]* » ; notons que la *Chronique de Castille* dit que c'est un chevalier, CC, fol. 21 r<sup>o</sup>a : « *Et estonçes leuantósse vn cauallero, por mandado del conçejo, a quien dezían don Munyón, que era omne bueno ançiano e de buena palabra, e dixo [...]* ».

<sup>60</sup> CVR, IX, XX, p. 188b : « *Don Arias Gonçalo quando vio la grant lazeria en la gente de fanbre e de mortandat dixo a la rreyna doña Vrraca : 'Señora, pidouos por merçed que mandedes llegar todos los de Çamora e que le digades que den la villa fasta nueue días al rrey don Sancho, ca ellos por ser leales han sofrido mucho mal e mucha lazeria, e nos vayámonos para vuestro hermano don Alfonso a tierra de moros, ca nunca en Çamora moraredes por el mi grado con el rrey don Sancho'. La infante doña Vrraca, pues que ouo llegados todos los de Çamora, dixoles [...]* » ; PCG, chap. 834, p. 509b l. 3-16 : « *Et don Arias Gonçalo quando uio la yente en tan grand lazeria de fambre et de mortandad dixo a la inffante donna Vrraca : 'sennora, pidouos merced que mandedes llegar todos los de la villa, et que les digades que den la villa al rey don Sancho fasta IX días, ca por seer leales an sofrido mucho mal e mucha lazeria. Et nos uayamonos pora uuestro hermano el rey don Alffonso a tierra de moros, ca por el mio grado nunca en Çamora moraredes con el rey don Sancho'. La infante donna Vrraca fizolo assi, et enuio por todos los de Çamora et dixoles [...]* » ; CC, fol. 23 r<sup>o</sup>a : « *Et aun don Diego Arias, veyendo la lazeria e la fanbre e la mortandat que era en la villa, e dixo a la inffanta doña Hurraca : 'Señora, ya vós vedes el grande mal e la grande lazeria que los de Çamora han suffrido e suffren de cada día por mantener lealtad. Et vós mandad llamar a conçejo e gradesceldes mucho quanto por vós han fecho, et mandaldes que den la villa fasta nueue días a vuestro hermano el rey don Sancho. Et vayámonos para vuestro hermano el rey don Alffonssso a Toledo, ca non podremos deffender a Çamora por ninguna guisa; ca el rey don Sancho es de tan grande coraçón e tan porffioso*

Par conséquent, à travers Urraque, les historiographes alphonstins élaborent un modèle de représentation du conseil auquel la royauté est tenue de faire appel. En effet, considérée en sa qualité de fille aînée, et parfois désignée comme reine<sup>61</sup>, Urraque représente le modèle de la femme régnante. Soutenue par les *omnes buenos* des villes et de sages conseillers, elle apparaît comme une gouvernante avisée et surtout bien encadrée. Néanmoins, les chroniqueurs introduisent dans le récit un élément qui entame l'exemplarité de l'image d'Urraque : l'allusion à son éventuelle responsabilité dans l'assassinat de son frère Sanche. Ainsi la voit-on réagir vivement lorsque Sanche entreprend le siège de Zamora :

*Yo mugier so, et bien sabe el que yo non lidiare con el, mas yol fare matar a furto o a paladinas*<sup>62</sup>.

La défaillance de l'infante, due à sa condition de femme, est toutefois atténuée par l'attitude exemplaire des hommes qui forment son entourage. Puis cette image s'estompe pour laisser place au modèle de la bonne conseillère du roi lorsque Alphonse récupère les royaumes de Castille et León. Dès lors, Urraque n'a plus qu'une fonction d'accompagnement.

La confrontation des différentes versions de l'*Histoire d'Espagne* permet d'observer les variations de ce modèle et de les interpréter à la lumière du contexte de composition des œuvres. Dans la *Chronique de vingt rois*, l'épisode de la mort de Ferdinand I<sup>er</sup> est particulièrement développé<sup>63</sup>. On y voit le roi, à Cabezón, modifier la partition du royaume jugée injuste par son fils bâtard, le cardinal Ferdinand, qui lui fait remarquer qu'Urraque a été lésée<sup>64</sup>. Ce développement permet au chroniqueur de renforcer l'exemplarité du conseil du

---

*que non nos querrá desçercar, et yo non tengo por bien que murades vós aquí'. Et la infanta doña Hurraca mandó llamar a conçejo a todos los omnes buenos de Çamora et dixoles [...] ».*

<sup>61</sup> L'exemple le plus significatif apparaît au sein du récit de sa mort. D'ailleurs, la *Version sancienne* développe ce passage en suggérant qu'une des causes de la mort d'Urraque pourrait être le chagrin qu'elle avait éprouvé après la mort de Garcia, nous livrant ainsi l'image d'une veuve ou d'une mère éplorée. *CVR*, X, XXXIII, p. 219b : « *En este veynte e vn año de suso dicho del rreynado del rrey don Alfonso murió la rreyna doña Vrraca Ferrando e fue enterrada en Sant Ysidrio de León, çerca de su padre, el rrey don Ferrando* » ; *PCG*, chap. 876, p. 547a l. 32-38 : « *En tod esto acabado ya ell enterramiento del rey don Garçia, assi como cuenta ell arçobispo don Rodrigo adolescio la reyna donna Vrraca Fernandez, si fue con duelo del rey don Garçia su hermano que finara daquela guisa, si fue por los grandes trabaivos deste mundo, et fino ; et enterraronla en Leon* ».

<sup>62</sup> *PCG*, chap. 832, p. 507b l. 19-21 ; *CVR*, IX, XVIII, p. 188b : « *E commo quier que yo muger só e sabe él que non lidiaré yo con él, yol fará matar a furto e consegeramente* ».

<sup>63</sup> Cf. *CVR*, VIII, XIII-XV, p. 172-176. Sur cet épisode et sa signification, voir articles référencés en note 47.

<sup>64</sup> Après avoir évoqué l'infantat partagé entre Urraque et Elvire, le chroniqueur revient en effet sur ses propos en introduisant l'épisode de Cabezón comme suit : « *E commo quier que*

Cid, auquel le roi fait constamment appel. Ferdinand est ainsi amené à bien ordonner le royaume avant sa mort. Or, il est aussi conseillé par sa fille Urraque.

En effet, sur les conseils du Cid, l'infante se présente en pleurs devant son père<sup>65</sup> et dénonce l'injustice de la partition du royaume ainsi que les conséquences d'un tel acte :

*Ellos en esto entrando entró la infante doña Vrraca con todas sus dueñas por el palacio, metiendo voces e faziendo el mayor llanto del mundo, llamando e diziendo : Padre, señor, ¿ qué fiz yo por que ansy finco deseredada ? ». E pues que ella llegó al lugar donde el rrey don Ferrnando yazía en pensamiento tomólo ella por la mano e besógela diziendole asy : « Aquí yazedes, el rrey don Ferrando, mi manzilla e mi quevranto grande, e malo fue aquell día que yo nasçy, ca, padre, señor, partístes vos los rreynos e a mí non me distes nada e finco desanparada e lazrada, e quien vos conseió que me non diésedes nada fázelo muy mal ; ca sé que seredes muy pecador de my, e por ende píduous por merçed que vos acordedes de mí »<sup>66</sup>.*

Les propos d'Urraque, destinés à corriger la partition du royaume et à redonner force et légitimité à l'ultime décision du roi semblent même nous ramener au contexte de composition de l'œuvre :

*Señor, padre, píduous por merçed que vos acordedes de la jura e de la promnesa que fezistes a la rreyna doña Sancha, mi madre, quando le prometistes en las manos que en vuestra vida me daríades buena çima, e vos desposásteme con el enperador de Alemaña, varón mucho onrrado, él murióse ante que conmigo casase, e agora finco nin biuda nin casada »<sup>67</sup>.*

On pourrait voir, dans ce discours, l'expression du rêve impérial avorté d'Alphonse X, mais une telle interprétation semble peu probable au regard de la radicalisation du propos monarchique qui caractérise la *Chronique de vingt rois*<sup>68</sup>. Peut-être s'agirait-il, alors, de

---

*ésta sea la verdat que estos onrrados omnes dizen, fallamos en otros lugares e en el cantar que dizen del rrey don Ferrando, que en castillo de Cabeçón yaziendo él doliente partió él los rreynos, asy commo deximos, e non dio entonçes nada a doña Vrraca, su fija, sinon después, e esto adelante vos lo diremos más conplidamente » (CVR, VIII, XIII, p. 173b).*

<sup>65</sup> CVR, VIII, XV, p. 174b : « Doña Vrraca, yo vos prometo que sy yo fallo avn el rrey con fabla, que vos faga yo que seades muy bien heredada a pesar de vuestros hermanos. E vos faredes asy : Yré yo primeramente al rrey e demostrarle he vuestro fecho, e pues que yo fuere entrado entrad uos con vuestras dueñas faziendo muy grant llanto ».

<sup>66</sup> *Ibid.*, VIII, XV, p. 175a.

<sup>67</sup> *Loc. cit.*, p. 175a-175b.

<sup>68</sup> Voir notamment Inés FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ, *La Versión crítica de la Estoria de España*, Madrid : Fundación Ramón Menéndez Pidal/Universidad autónoma de Madrid, 1993, p. 23 : « Otro importantísimo aspecto que determina reformas esenciales en la Versión Crítica es el ideológico. En esas reformas se hace evidente que su autor defendía una ideología claramente monárquica que robustecía la figura del soberano frente a cualquier intento de conspiración nobiliaria y que creía en los principios del derecho romano,

l'évocation d'une autre alliance n'ayant pas abouti : celle de Bérengère, fille du roi Sage, avec Philippe de Courtenay, fils du dernier empereur latin de Constantinople<sup>69</sup> ? Quoi qu'il en soit, ces paroles obscures nous plongent en cette période troublée qui marqua la fin du règne d'Alphonse X. La malédiction que le chroniqueur place dans la bouche de Ferdinand et qui s'adresse à celui qui contesterait la décision royale prend alors tout son sens<sup>70</sup>. En effet, cette malédiction, destinée indirectement à Sanche II, se fait sans doute l'écho de celle qu'avait proférée Alphonse X contre son fils Sanche IV, qui l'avait dépossédé du royaume précisément dans les années où fut composée cette version de l'*Histoire d'Espagne*<sup>71</sup>. Dans cet épisode, le rôle de l'infante Urraque est donc plutôt secondaire, mais il pourrait témoigner du soutien que le roi Sage avait trouvé, notamment, auprès de ses filles, qui lui étaient restées fidèles jusqu'à la fin.

Il n'en n'est évidemment pas ainsi dans les autres textes historiographiques, en particulier, dans la *Chronique de Castille*. D'une part, on ne trouve nulle trace des propos d'Urraque traduisant son désir de faire assassiner Sanche. D'autre part, au sein du récit des réunions du *concejo*, on voit émerger une parole féminine plus précise et structurée<sup>72</sup>. Voyons par exemple ce que dit Urraque lorsqu'elle consulte le conseil municipal au moment de l'ambassade du Cid :

*Amigos e vassallos, ya vós vedes en cómo mi hermano el rey don Sancho ha deseredado a todos sus hermanos, et fue contra la jura que dio mi padre el rey don Fernando. E agora quiere deseredar a mí, et enbíame dezir que le dé Çamora por auer*

---

*introducido por Alfonso en las Partidas, en lo relativo a la sucesión en el trono, no siendo partidario de la división de los reinos* ». Voir aussi, *id.*, « Variación en el modelo historiográfico alfonsí en el siglo XIII. Las versiones de la *Estoria de España* », in : G ; MARTIN (éd.), *La historia alfonsí : el modelo y sus destinos (siglos XIII-XV)*, Madrid : Casa de Velázquez, 2000, p. 41-74, en particulier, p. 49-61.

<sup>69</sup> Sur ce point, voir J. F. O'CALLAGHAN, *El rey sabio...*, p. 303.

<sup>70</sup> *CVR*, VIII, XIII, p. 173a : « *Fijos, quiérouos rrogar que me otorguedes lo que yo agora quiero fazer, e sy por aventura después quisiere alguno de vos quebrantar lo que yo agora mandare, darle por ende mi maldiçión* » ; p. 176a : « [...] *e todo aquell que cuydare toller a doña Vrraca esto quel tú das aya la mi maldiçión* ».

<sup>71</sup> Sur cette malédiction, voir Georges MARTIN, « Alphonse X maudit son fils », *Atalaya, Revue française d'études médiévales hispaniques*, 5 (1994), p. 151-178. On peut supposer que cette malédiction renvoie aux premiers documents où elle apparaît : l'acte de proclamation solennelle daté du 8 octobre 1282 et le premier testament d'Alphonse, rédigé le 8 novembre de la même année. Elle sera ensuite confirmée dans le second testament du roi, daté du 21 janvier 1284.

<sup>72</sup> Notons que les termes employés pour décrire le déroulement de ces réunions sont aussi plus précis, comme en témoigne, par exemple, l'emploi systématique de l'expression « *llamar a concejo* », cf. note 60.

*o por camio. Et sobr'esto quiero saber de vós qué es lo que me conssejades, e si queredes tener conmigo commo buenos vassallos e leales, ca él dize que la tomará sin grado. Et si vós quisieredes tener la mi carrera, cuídola anparar con la merçed de Dios et con la vuestra ayuda*<sup>73</sup>.

Comme on peut le constater, les propos de l'infante s'articulent en trois temps : elle expose d'abord les faits, puis formule sa requête et conclut en évoquant l'issue possible de cette situation. Son discours est aussi parfaitement fondé en droit. On y distingue, en effet, plusieurs ajoutés significatifs. Au moyen de la référence à la *jura*, Urrique souligne l'infraction commise par Sanche, puis elle sollicite le conseil et l'aide de ses vassaux en faisant appel à leur loyauté. C'est là l'image d'une parfaite femme régnante, investie du rôle de juge présidant au conseil municipal<sup>74</sup>.

Cette parole féminine qui se déploie dans la *Chronique de Castille* préfigure sans doute celle qui s'imposera, au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, dans les chroniques de Ferrand Sanchez de

---

<sup>73</sup> CC, fol. 22r<sup>o</sup>a. On pourra comparer ce discours avec celui des deux autres textes historiographiques cités ici. CVR, IX, XVIII, p. 188b : « *Amigos e vasallos, sepades quel rrey don Sancho, mi hermano, me enbió dezir quel diese la villa por aver o por cambio, sy non que se la tomará él, e si vos quisierdes ateneruos conmigo, commo buenos vasallos e leales, non ge la daré yo* » ; PCG, chap. 832, p. 507b l. 45-48 – 508a l. 1-4 : « *Vassallos et amigos, yo so aqui uenida por uos mostrar como el rey don Sancho mio hermano me enuia dezir quel de la villa por auer o por camio, si non que se la tomara el : et si uos quisieredes estar et tener conmigo como buenos uassallos et leales, non gela dare yo. Et a esto uos demando que me respondades* ». Voici un autre exemple. Il s'agit du discours qu'adresse Urrique aux habitants de Zamora pour qu'ils cessent le combat. Dans la *Chronique de Castille*, on retrouve à nouveau, au début du discours de l'infante, l'évocation de la faute commise par Sanche. De même, les termes *derecho* et *serviçio* sont des ajouts significatifs. Urrique veille ainsi à l'application du droit et au respect des devoirs qu'ont les vassaux envers leur seigneur. Notons, en revanche, la suppression du délai des neuf jours. CC, fol. 23r<sup>o</sup>a-23r<sup>o</sup>b : « *Amigos, vós veedes la porffia de mi hermano. Et vós avedes suffrido mucho mal e mucha lazería por fazer derecho e lealtad, perdiendo los parientes e los amigos en mi seruiçio. Et yo veo que avedes asaz fecho, non tengo por bien que vos perdades anssi. Et mándovos que de aquí adelante que dedes la villa a mi hermano el rey don Sancho en tal que me dexe salir con lo mio, et yo yréme para Toledo a mi hermano* » ; CVR, IX, XX, p. 189b : « *Amigos, vos avedes perdidos los parientes e los amigos, e avedes zofrido mucha lazería por fazer lealtad, e pues que asy es, veo que non nos podemos defender a mi hermano el rrey don Sancho, mandouos quel dedes la villa de oy a nueue días, e vos punad en guareçer lo mejor que pudierdes, que yo quiero me yr para Toledo a mi hermano don Alfonso* » ; PCG, chap. 834, p. 509b l. 16-23 : « *amigos, uos avedes seydo muy buenos et muy leales et suffriestes mucha lazeria por fazer lealtat, et avedes perdudos los parientes et los amigos, et porque ueo que avedes fecho assaz en esto, mandouos que dedes la villa al rey don Sancho daqui a IX dias, et yo yrme para Toledo a mio hermano don Alfonso* ».

<sup>74</sup> Sur la fonction de juge municipal, *vid.* L. G. DE VALDEAVELLANO, *op. cit.*, p. 544-545.

Valladolid avec le personnage de Marie de Molina<sup>75</sup>. Quoi qu'il en soit, à travers l'action et les paroles d'Urrique les historiographes inscrivent dans le récit le modèle d'une gouvernance féminine qui s'affirme grâce au soutien des *omnes buenos* et des *caualleros*, précise la chronique<sup>76</sup>. Or ces hommes des villes qui entourent l'infante ne renvoient-ils pas précisément à ceux qui avaient soutenu la régente Marie de Molina face aux assauts de la noblesse pendant la minorité de Ferdinand IV ?<sup>77</sup> On pourrait alors voir dans l'épisode de Zamora, la représentation d'une période de gouvernance transitoire, autrement dit, d'une régence, assurée par une femme. D'ailleurs, Alphonse VI n'accède-t-il pas au pouvoir grâce à Urrique, qu'il considère comme sa mère ?

Telle est donc l'image de la seule infante qui trouve une place de choix dans cette partie de l'*Histoire d'Espagne*. Les autres sont vouées à l'oubli car leur action ponctuelle est éclipsée par la large part accordée à Urrique dans le récit. En outre, ces références anecdotiques sont appelées à disparaître lorsqu'elles risquent de nuire au propos historiographique. Au tournant des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, on ne trouve donc, dans l'historiographie castillane, qu'un pâle reflet de ce statut intermédiaire qu'avaient pu avoir jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle ces seigneures d'infantat, vouées à la chasteté et au célibat mais non recluses, ce qui leur permettait de participer pleinement à la vie politique du royaume. L'image de ces femmes est plus tranchée mais elle varie en fonction des orientations politiques du discours historiographique. Empreinte d'un contexte de rébellion qui s'était soldé par la destitution d'Alphonse X et son isolement à Séville, la *Chronique de vingt rois* semble rendre hommage aux filles du roi Sage, qui lui étaient restées fidèles. Elle valorise, d'une part, le modèle de l'infante chaste dédiant exclusivement sa vie à Dieu et aux œuvres pieuses et d'autre part, l'action et les paroles féminines vouées au renforcement du pouvoir royal. Sur les autres textes issus de la tradition historiographique alphonsine plane l'ombre de Marie de Molina. L'infante Urrique, entourée de sages conseillers et soutenue par la chevalerie municipale, prend ainsi les traits d'une reine ou d'une régente façonnée à l'image de celle qui avait mis tout en œuvre pour porter son fils au pouvoir.

---

<sup>75</sup> Voir notamment P. ROCHWERT-ZUILI, « La parole de la reine dans les chroniques de Ferrán Sánchez de Valladolid (XIV<sup>e</sup> siècle) », participation à la deuxième journée d'étude internationale sur « La parole des rois (couronnes d'Aragon et de Castille aux XIII<sup>e</sup> –XV<sup>e</sup> siècles) », organisée par le SEMH-Sorbonne (CLEA, EA 4083), le SIREM (GDR 2378-CNRS) et l'EPHE (École Pratique des Hautes Études, IV<sup>e</sup> section, EA 4116) et qui s'est tenue à l'Université Paris-Sorbonne le 14 janvier 2008.

<sup>76</sup> Voir par exemple note 59.

<sup>77</sup> *Vid.* R. DEL VALLE CURIESES, *op. cit.*, p. 113-120.